

### J.M.G. Le Clézio et Édouard Glissant : pour une poétique de la trace

« Au contraire, si l'on veut se laisser conduire par la trace, il faut être capable de ce dessaisissement, de cette abnégation, qui font que le souci de soi-même s'efface devant la trace de l'autre. » (Ricoeur 182)

Bien que contemporains, Édouard Glissant et J.M.G. Le Clézio n'ont que rarement collaboré ensemble. Leurs deux signatures sont pourtant réunies derrière deux projets qui révèlent que, malgré la différence de leurs écritures, ils ont partagé jusqu'à la mort de Glissant en 2011 des préoccupations communes. Les deux auteurs ont ainsi signé le manifeste de la littérature-monde paru en 2007<sup>1</sup> et ils ont tous les deux publiés un volume dans la collection *Peuples de l'eau* dirigée par Glissant aux éditions du Seuil. Chacun a élaboré une œuvre qui associe les textes romanesques à une écriture plus proche de l'essai quoi que Glissant soit le seul qui ait depuis son premier livre *Le Soleil de la conscience* (Glissant 1952) jusqu'à l'un de ses derniers *Philosophie de la relation* (Glissant 2009) élaboré une véritable poétique autour de concepts clés tel que celui de Relation ou d'Antillanité. Pour qui connaît leurs œuvres, on retrouve chez chacun d'eux la même recherche des diversités culturelles du monde, la même soif de dialogue avec l'autre et une certaine forme d'errance liée à leur manière toute particulière d'habiter différents lieux du monde. Les critiques ont d'ailleurs déjà établi des correspondances entre les deux mondes avec notamment l'organisation d'un colloque en 2010 qui essayait d'établir des liens entre leurs œuvres et celle de Victor Segalen.<sup>2</sup> Certains les rapprochent sous l'égide du concept de métissage, d'autres insistent davantage sur l'importance du lieu chez les deux auteurs et la manière dont la notion de relation est au centre de leur réflexion sur le monde.<sup>3</sup> Il y a donc bien un véritable dialogue entre ces deux auteurs qui suivent

chacun à leur façon une manière de penser l'interculturel<sup>4</sup> dans un monde contemporain hanté par la mondialisation. Le Clézio lui-même fait deux fois directement référence à l'œuvre poétique de Glissant dans son livre *Raga* (118/130) qui appartient à la collection « Peuples de l'eau » du seuil et qui constituera ici l'essentiel de ma lecture. Mon analyse suivra l'idée de trace qui est au centre de la pensée des deux auteurs. La trace doit tout d'abord être considérée comme un signe qu'il s'agit d'interpréter et qui par là met en avant la question de la représentation de l'autre ainsi que celle de l'imaginaire utilisé pour cela. La trace renverra aussi aux signes laissés par les civilisations des îles du Pacifique auxquelles les deux auteurs s'intéressent. Elle est donc le lieu d'une mémoire possible et à faire de cultures orales qui n'ont laissé que quelques vestiges ou empreintes de leur passé. Pour reprendre un vocabulaire glissantien, il s'agira d'analyser comment, à partir des traces laissées par ces civilisations océaniques, les deux auteurs essayent de faire dialoguer les « imaginaires des peuples ». Dans une interview avec Laure Adler, Glissant s'exprimait en ces termes pour présenter l'une des idées derrière le programme éditorial du *Peuples des eaux* : « Ce qui caractérise l'entreprise que nous avons en ce moment, c'est de rendre commun un imaginaire qui est en ce moment un imaginaire oublié ou un imaginaire méconnu. »<sup>5</sup> En somme il s'agira pour moi d'interroger comment une poétique de la trace basée sur la recherche des imaginaires oubliés permet de repenser notre rapport à l'autre d'une manière qui ne soit pas une simple appropriation mais qui laisse place à une dimension du dialogue.

L'intention éditoriale derrière la collection *Peuples de l'eau* au Seuil était liée au projet de circumnavigation qui dura deux ans de la goélette *La Boudeuse* au cours de laquelle le capitaine Patrick Franceschi<sup>6</sup> avait invité des écrivains à bord pour qu'ils se joignent à l'expédition lors de certaines étapes du voyage.<sup>7</sup> L'intention au

départ était de publier douze ouvrages mais il n'en a paru pour le moment que quatre.<sup>8</sup>

Le Clézio a rejoint La Boudeuse lors de son passage dans l'archipel du Vanuatu dans le Pacifique ce qui lui a permis de visiter l'île de la Pentecôte dont il nous parle dans *Raga*. Glissant quant à lui, n'ayant pu se rendre lui-même sur l'île de Pâques, nous donne dans *La Terre Magnétique* le récit d'un voyage par procuration, puisque c'est sa femme Sylvie Séma qui s'y rendit à sa place. En ce sens l'île de Pâques est pour Glissant un « espace mental » (*La Terre Magnétique* 82) avant d'être une réalité vécue, Glissant construisant sa pensée sur l'île en fonction des photos, dessins et conversations téléphoniques qu'il a eu avec Séma pendant son séjour. La différence entre le voyage réel de Le Clézio et la dimension virtuelle du voyage de Glissant n'empêche pas de nombreuses similarités entre les deux textes.

Avant même la dimension de la trace ce qui caractérise tout d'abord ces deux îles est un isolement géographique extrême. Cette solitude topographique fascine les deux auteurs qui y découvrent un bout du monde dont le lointain a permis de préserver leur mystère. Le Clézio nous parle d'un continent invisible : « Invisible, parce que les voyageurs qui s'y sont aventurés la première fois ne l'ont pas aperçue, et parce que aujourd'hui elle reste un lieu sans reconnaissance internationale, un passage, une absence en quelque sorte. » (*Raga* 9) Lieu de la projection d'une peur ou d'un rêve de l'autre pour les Occidentaux, les réalités de l'île ont échappé aux premiers arrivants. Son invisibilité est le résultat du peu d'intérêt que ces îles ont présenté pour les conquérants occidentaux avides de richesses et qui n'ont trouvé dans ces îlots perdus dans l'immensité du Pacifique que des terres arides. Lieu de passage plus que d'ancrage pour les forces colonisatrices qui n'ont pas su y voir la richesse de leurs cultures. Pourtant ces îles n'ont pas échappé ni à l'invasion ni à une forme d'esclavage dont elles portent encore les stigmates.<sup>9</sup> C'est aussi ce que découvre

Glissant à Pâques : « Une telle dévirée de tragique et de solitude essentielle fut le commun partage de tant de terres isolées, qui ont éparpillé, dans le Tout-monde à connaître et dans les mondes déjà connus, leurs relais impossibles, dont il ne subsisterait en l'esprit que quelques traces éparses (...) » (*La Terre Magnétique* 11)

Glissant établit un parallèle entre l'histoire coloniale partagée des îles qui parsèment les océans du monde tout en insistant sur ce paradoxe de leur éloignement essentiel qui crée des relais c'est-à-dire qui lie ces espaces les uns aux autres. Pour lui cette affinité fait trace, à savoir elle s'établit sur ce qui semble être un résidu mémoriel qui crée des signes analogiques où ces différents espaces se retrouvent. Mais comment ces traces permettent-elles ce rapprochement ?

On pourrait dire que tout voyageur qui se rend sur une île ne laisse à priori aucune trace de son passage derrière lui puisque chaque navigation ne laisse à sa suite aucune empreinte de son passage sur l'eau. La trace de ce voyage sera de l'ordre mémoriel pour qui a entrepris cette navigation mais aussi de l'ordre de l'écriture et du récit. Pour le marin, il s'agira d'établir des cartes marines pour aider ceux qui voudront entreprendre son parcours à sa suite et, pour le voyageur, écrire le récit de son trajet. Celui et celle qui s'achemine vers une île suit donc forcément des traces d'ordre textuel. Les deux écrivains n'échappent pas à cette dimension puisque l'idée même de suivre le parcours de *La Boudeuse* fait référence à la première goélette du même nom, commandée par Louis Antoine de Bougainville et qui fit le tour du monde de 1766 à 1769. Voyager « sur la trace de » n'implique pourtant pas ici de refaire à l'identique le parcours du premier explorateur mais bien plutôt de se situer dans un héritage textuel. Texte de Bougainville qui fut l'un des premiers européens à s'introduire sur ces îles du Pacifique mais aussi textes des multiples anthropologues et ethnologues comme Margaret Jolly (Jolly 1994) pour le Vanuatu ou Alfred Métraux<sup>10</sup>

pour Pâques qui ont écrit sur ces îles et que les deux voyageurs ont lus. Les écrivains n'arrivent pas dans un espace vierge mais dans des îles déjà teintées de traces textuelles qui sont celles qu'ils suivent.

Cette empreinte des mots est évidemment ambiguë dans la mesure où elle est inséparable de l'histoire d'un discours sur l'autre qui a toujours été au centre de la dynamique de colonisation. On se rappellera que Bougainville est parti comme représentant du Roi de France et on le voit tout au long de son texte prendre possession de nouvelles terres en son nom. La trace du texte est donc aussi la trace d'un processus de disparition que le discours occidental a imposé sur ces îles. Cette histoire de destruction est dénoncée par les deux auteurs qui constatent que ces îles se remettent à peine de leur passé colonial. Glissant dresse ainsi ce constat quelque peu amer sur la situation actuelle de Pâques : « Mais aujourd'hui, après tant d'expropriations et de réquisitions et d'expulsions et d'extorsions, les trois quarts des terres sont régies par l'administration chilienne ou classées au Patrimoine mondial, comment les récupérer ? » (*La Terre magnétique* 86) Le Clézio dans son texte est beaucoup plus direct non seulement contre l'entreprise coloniale mais aussi contre le discours des ethnologues qui ont participé à cette exploitation. Sa vision de la réalité présente de l'île de Pentecôte n'est par conséquent, elle non plus, pas très reluisante : « C'est cette hémorragie que l'on perçoit encore aujourd'hui, cent ans plus tard. L'impression d'angoisse qui plane sur ces rivages, l'isolement des villages perchés au flanc des montagnes, parlent encore du temps maudit où chaque apparition d'une voile sur l'horizon semait la crainte chez les habitants. » (*Raga* 54) Les traces textuelles sont inséparables des empreintes laissées sur l'île par les différents pouvoirs coloniaux – elles en sont comme l'écho nécessaire afin de prendre conscience et de dénoncer ce processus de destruction. Elles demandent aux deux auteurs de définir

leur propre trajet dans un écart critique par rapport à cet héritage. Si le voyage de la deuxième Boudeuse essaye de défaire la dimension conquérante du parcours de la première en mettant en avant l'idée de dialogue et d'ouverture à l'autre, il reste la filiation d'un imaginaire et d'un nom qui renvoie à l'esprit des premières navigations. Suivre les traces de La Boudeuse inscrit implicitement les deux textes dans un héritage dont ils ne peuvent totalement se départir, ne serait-ce qu'en tant que touristes, même par procuration, sur ces lieux. Le Clézio en est conscient dès son arrivée sur l'île, sa présence acquiert un sens que la trace coloniale lui impose malgré lui : « Je suis pour lui avant tout un Blanc, ce qu'il y a de pire au monde – impression qui n'est pas injustifiée si l'on songe à l'histoire de la colonisation des Nouvelles-Hébrides. » (*Raga* 30) Ce que le voyageur comprend ici est qu'il est lui-même une trace dont le sens ne dépend pas de sa volonté, mais de l'histoire dans laquelle il inscrit ses pas. Le propre de la trace est que son sens échappe toujours à celui qui décide de la suivre parce qu'elle renvoie à une absence qui désigne le lieu d'une signification cachée ou perdue dans le temps. Elle est ainsi paradoxalement le lieu possible d'un discours critique à l'intérieur de l'écho de l'histoire d'une destruction dont elle est encore le signe. Si la trace n'est jamais innocente, elle n'impose pas un sens déterminé à celui qui la suit car elle est toujours le signe d'un objet absent qui a passé. Elle laisse donc la place à une marge d'interprétation qui est le lieu où les écrivains essayent de nous donner leur vision de ces îles.

On le constate, la trace est inséparable de la question de la mémoire puisqu'elle donne comme empreinte ou vestige l'absence de l'objet qu'elle désigne. Or, cette mémoire, avant d'être celle du lieu et des discours qui le concerne, est aussi celle des deux écrivains qui ont un rapport très étroit avec l'île comme réalité

géographique. Les auteurs découvrent ici des îles qu'ils ne connaissent pas encore mais qui vont entrer en résonnance avec celles qui font partie de leur histoire. La trace mémorielle opère comme le filtrage de la réalité découverte – l'île apparaît toujours en écho d'une autre île. C'est peut-être ce qu'entend Glissant lorsqu'il nous parle de la navigation des peuples du Pacifique comme d'un échohées (*La Terre magnétique* 17), néologisme basé sur l'écho et la cohée, un terme qui lui-même fait référence à un espace spécifique de la Guadeloupe.<sup>11</sup> Pour Glissant l'île n'est jamais isolée mais renvoie à toutes les autres et plus particulièrement à celle qu'il connaît le mieux, son île natale. Son approche de Pâques se fait à partir des traces qu'il découvre d'une île à l'autre. C'est l'île comme archétype d'un lieu géographique qui fait trace dans l'esprit des deux auteurs. Faire trace ici voudrait dire qu'il y a identification, une reconnaissance sous la forme de la mémoire. L'histoire familiale de Le Clézio, on le sait, est étroitement liée à l'îles Maurice et c'est à travers cette mémoire de Maurice qu'il perçoit tout d'abord l'île Pentecôte : « La ressemblance avec la dent noire du Pieter-Both à Maurice est frappante. Je pense à l'escalade que mon père en a faite, quand il avait un peu près le même âge. Ce sont ces souvenirs qui font qu'on appartient vraiment à une île. » (*Raga* 31) Identification au père et à l'île qui se fait sous le signe du souvenir et qui par là est indissociable d'un sentiment de perte et de distance. Pour Le Clézio, Maurice est avant tout le lieu d'un paradis perdu d'où une partie de sa famille a été exclue.<sup>12</sup> L'île apparaît comme la trace d'un lieu absent que la marche de l'écrivain sur Pentecôte permet de réactualiser. Pour Glissant, du fait des circonstances de son non-voyage, Pâques est un espace qu'il ne peut imaginer que depuis un autre lieu : « Tranquilles mais en alerte. Ceux qui visitaient et ceux qui comme moi d'au loin imaginaient. Les questions couraient sous les réels éclats de connivence et sous les fatras éparpillés de la terre. » (*La Terre magnétique*, 21) L'île

est un lieu qui ne peut se lire qu'en référence à d'autres lieux absents. La « connivence » est la façon dont à travers la distance géographique, mémorielle et textuelle les îles du Pacifique établissent chez les deux auteurs une complicité avec d'autres îles et la trace est justement le lieu possible où cette connivence se réalise.

Mais la trace est toujours un lien ténu qui est comme hanté par l'idée de sa propre disparition. Absence de l'objet dont elle est la marque, la trace se donne dans la possibilité de sa propre dissolution, elle est ici le signe d'un effacement qui concerne directement la culture des deux îles. Le Clézio, on l'a vu, nous parle d'un continent invisible et il décrit dans son chapitre « Blackbirds » toutes les forces destructrices qui se sont successivement abattues sur ces îles jusqu'au point limite où leurs cultures ont failli disparaître. Même constat pour Glissant qui revient plusieurs fois sur l'effacement qu'ont subi les premières populations de Pâques : « Depuis ce jour de Pâques, les extinctions se sont suivies sans arrêt. » (*La Terre magnétique* 55) Ce sont donc ces cultures insulaires qui apparaissent comme des vestiges, comme la survivance d'un effondrement où leur identité culturelle a failli sombrer. Cette destruction explique pourquoi les deux îles se révèlent aux deux auteurs comme des espaces cryptés, comme des lieux recouverts de signes dont le sens échappe et dont on pourrait dire que la signification fait trace. Le symbole de Pâques est évidemment les Moaïs, ces immenses statues taillées dans la pierre et dont on a perdu le sens exact. Glissant se réfère aussi au Rongo-Rongo qui sont des morceaux de bois sur lesquels est inscrite une écriture que les archéologues ne sont pas encore parvenus à déchiffrer. Comme ces peintures inscrites sur la roche d'une grotte que Charlotte Wéï, la guide de Le Clézio à Pentecôte, fait découvrir à l'écrivain : « Un simple dessin linéaire, blanc et jaune, qui ressemble aux *rueue* que les gens d'Ambryn et de Raga tracent



avec un bâton dans le sable, sans lever la main. Peinture de ses ancêtres ? Traces divines ? Charlotte n'est pas sûre. » (*Raga* 80) et qui pousse Le Clézio à énoncer : « Ce qui émane, à *Raga*, c'est l'impression de mystère à chaque pas. » (*Raga* 90) Le mystère réside justement dans le fait que ces îles sont parcourus de signes dont le sens a disparu avec le temps. La trace désigne le lieu d'un oubli, d'une rupture avec le temps passé qui révèle une cassure, un centre absent où c'est la lisibilité de l'espace découvert qui est affectée. Cependant au lieu de percevoir cette inintelligibilité seulement comme une perte, les deux auteurs reconnaissent aussi en elle le lieu d'une altérité possible qui vient résonner directement avec leur écriture. Pour Le Clézio, cette trace comme point inatteignable est une invitation à l'imaginaire et à s'ouvrir à la parole de l'autre. Ainsi, faute de posséder une mémoire directe des premiers arrivants sur l'île Pentecôte, l'écrivain en imagine l'histoire et nous en donne le récit. Son texte alterne la description de sa découverte présente de l'île avec des passages de fiction où il nous propose le récit des premiers navigateurs océaniens. Comme souvent chez Le Clézio son texte se fait polyphonique, différentes voix s'enchevêtrent : on y trouve la sienne, celle des habitants qu'il rencontre, celle des mythes dont on nous raconte l'histoire, celle des ethnologues qui ont écrit sur l'île et dont on nous donne des citations, et enfin celle de ces êtres imaginaires qui nous renvoient aux premiers habitants de l'île. Ce que ce dédale de paroles suggère est que la trace est inséparable de l'idée de fragment qui met en avant l'impossibilité de désigner l'être dans une totalité, car la trace tourne toujours autour de son objet sans jamais pouvoir le donner. C'est ici que l'idée de trace rejoint le concept d'opacité imaginé par Glissant. Pour Glissant, l'opacité fait référence à ce qui de l'être est insaisissable, ce qui échappe à tout mode de représentation ou d'explication et qui par conséquent renvoie toujours à une absence. Lorsqu'il déclare : « Car la poétique de la

relation suppose qu'à chacun soit proposée la densité (l'opacité) de l'autre. Plus l'autre résiste dans son épaisseur ou sa fluidité (sans s'y limiter), plus sa réalité devient expressive, et plus sa relation féconde. » (*L'Intention poétique* 24) Il suggère que l'opacité fait trace en ce qu'elle désigne l'être sans le définir. Il entend également que le sens perdu ou qui échappe est le sens qui lie non pas selon un principe d'identité ou d'identification mais par analogie d'où à ses yeux l'importance du discours poétique. Ainsi la trace offre un mode de relation à l'autre tout en préservant sa distance.

Ce que les deux auteurs suggèrent dans leur texte respectif est que la trace résiste à l'appropriation de qui la suit. Non seulement elle est importante pour la survivance de ces cultures que la modernité a presque effacée mais aussi parce qu'elle permet de rétablir un dialogue terni par les oppressions de l'histoire. Il y a donc urgence à les suivre parce qu'elles nous permettent de repenser notre rapport à l'autre dans un jeu de mémoires et d'échos où les lieux se parlent et s'écoutent pour imaginer de nouvelles traces à suivre.

---

<sup>1</sup> « Pour une littérature-monde en français », *Le Monde des livres*, 15 mars 2007. Dans le volume *Pour Une littérature-monde* qui parut chez Gallimard en mai 2007 sous la direction de Michel Le Bris et Jean Rouaud, on ne retrouve qu'un article de Glissant, Le Clézio n'ayant pas participé à ce livre.

<sup>2</sup> Il s'agit du colloque « Le Clézio, Glissant, Segalen : la quête comme déconstruction de l'aventure » tenu à Chambéry en décembre 2010 et dont les actes ont été publiés sous la direction de Claude Cavallero par les presses de l'université de Savoie en 2011.

<sup>3</sup> Voir notamment Claude Cavallero « Les avatars de la parole métisse dans *Raga* de J.M.G. Le Clézio et *La Terre magnétique* d'Édouard Glissant » dans *Le Clézio, Glissant, Segalen : la quête comme déconstruction de l'aventure*, op. cit., pp.59-71 ; et Bronwen Martin, *The Fiction of J.M.G. Le Clézio, a Postcolonial Reading*, Peter Lang, 2013.

<sup>4</sup> J.M.G Le Clézio a fondé avec Issa Asgarally la Fondation pour l'interculturel et la paix basée à l'île Maurice.

<sup>5</sup> Émission *Invitation au voyage*, Magazine présenté par Laure Adler, lundi 14 février 2005 sur TV5 – interview retranscrite sur le site <http://www.potomitan.info/atelier/glissant3.php> (dernier accès le 23/04/2014)

<sup>6</sup> Pour tout ce qui concerne le projet et le tracé de La Boudeuse, on se référera au site suivant : <http://www.la-boudeuse.org/home.htm> ; pour une description plus détaillée de l'entreprise de la boudeuse voir aussi Cavallero, « les avatar de la parole métisse... », op. cit..

<sup>7</sup> Parmi ces auteurs on trouve: Jean-Claude Guillebaud, Régis Debré

<sup>8</sup> Par ordre de parution ces ouvrages sont : Gérard Chaliand, *Aux confins de l'Eldorado – La Boudeuse en Amazonie*, Paris, Seuil, 2006 ; J.M.G. Le Clézio, *Raga – Approche du continent invisible*, Paris, Seuil, 2006 ; Edouard Glissant, *Terre Magnétique – Les errances de Rapa Nui, l'île de Pâques*, Paris, Seuil, 2007 ; Alain Borer, *Le Ciel et la carte – Carnet de voyage dans les mers du Sud au bord de La Boudeuse*, Paris, Seuil, 2010.

<sup>9</sup> Le Clézio fait référence au système de travaux forcé surnommé blackbirding qui sévit dans la Pacifique après l'abolition de l'esclave mais qui n'en était que le continuation. Raga (48-49)

<sup>10</sup> L'un des premiers textes de Metraux s'intitule *Ethnologie de l'île de Pâques*, [1935], Paris, Gallimard/Essai, 1980. Glissant se réfère à Metraux à la page 56 de son texte.

<sup>11</sup> « Cohée : ne se rencontre que dans cette baie des Flamands, au long de la mangrove : La cohée du lamentin » (39), *La Cohée du lamentin*, Paris: Gallimard, 2005.

<sup>12</sup> Les autres textes où Le Clézio aborde cette histoire familiale et l'île Maurice sont : *Le Chercheur d'or*, *Voyage à Rodrigues* et *La Quarantaine*.